

*Les Français dans la Résistance
Fleck, Champs et prénoms par
Le Col Peuvy*

« C'est pas le moment de s'amuser. » Il paie, il part sur son camion, et il va prévenir mon cousin Fleck. Une heure après, les autres étaient là pour l'arrêter. Et savez-vous ce qu'on a su par quelqu'un de la poste de Belfort qui relevait toutes les communications avec Franck, le chef de la Gestapo ? C'est que c'était le Grand Louis qui lui avait donné mon cousin. Juste après ça, le Grand Louis a été arrêté, finime ou pas finime, je ne sais pas. Arrêté avec une dame que je ne peux pas vous nommer, et qui a cru en lui jusqu'au dernier moment, n'est-ce pas ? Moi, ils me laissaient encore courir, probablement parce qu'ils ne me trouvaient pas assez dangereux. Mais il y avait toujours derrière moi l'histoire de l'aviateur, et une autre, celle de deux jeunes gens d'une vingtaine d'années que j'avais passés et qui, une fois de l'autre côté, s'étaient mis en tête, je ne sais pas pourquoi, de revenir de ce côté-ci. Ils sont revenus sans aide, sans rien, et se sont fait prendre sur la ligne. Alors les Allemands les ont interrogés. « Oh, on a été là-bas, et puis on revient. — Et qui vous avait fait passer en zone libre ? Un transporteur. Il avait un coffre dans son camion. » Les Allemands ont mis ça dans leur dossier contre moi. A mon avis, l'histoire de l'aviateur, c'est un faux jeton nommé Tony dont je vous dirai un mot tout à l'heure, qui en voulait au Grand Louis. Comme Grand Louis était mêlé à cette affaire, il l'a donné aux Allemands. Les titres que Grand Louis m'avait montrés appartenaient à Tony, enfin, c'est une façon de parler, c'est Tony qui les avait donnés à Grand Louis pour les liquider. Où il les avait pris, c'est une autre affaire. Le soir même, moi n'étant pas là, il attendait Grand Louis chez moi et, devant ma femme, ils se sont menacés tous les deux avec un revolver. Mon Grand Louis, qui avait pour je ne sais quelle raison ses entrées chez le procureur

de la République, a fait enfermer Tony par les autorités françaises. Vous voyez l'histoire ? Alors, quand il est sorti de prison, Tony a donné Grand Louis aux Allemands, pour se venger. Il connaissait l'histoire de l'aviateur, et c'est de cette façon-là que toute la filière a été prise. Et le Grand Louis, pour se sortir de là, a donné d'autres choses aux Allemands. Je me rappelle d'ailleurs qu'un jour, à Besançon, je l'avais vu en compagnie d'un monsieur que je ne connaissais pas. Je vais pour lui dire bonjour, il vient au-devant de moi : « Ne vous arrêtez pas, je ne voudrais pas que vous soyez repéré. » J'ai mieux regardé le type en question, et comme mon cousin Fleck m'avait envoyé la photo de Franck, j'ai vu que c'était Franck, le chef de la Gestapo de Belfort. Tony, lui, en fait de passeur, c'était un de ces loustics qui épouchaient les gens à la ligne de démarcation, vous voyez ? et qui travaillaient des deux côtés. Donc, j'ai fini par me faire arrêter.

— A quelle date les Allemands vous ont-ils mis la main dessus ?

— Ça, je ne pourrais pas vous le dire exactement. — Comment ? Mais, monsieur Kern, c'est invraisemblable !

— Qu'est-ce que vous voulez... cette date-là, je ne la vois plus bien. Je vous dirai que j'ai vingt pour cent de réforme, alors, peut-être, ça explique...

— Attends, intervient Maurice Chavaux. Moi, je vais te le dire. Ce soir-là...

— Ça y est, je me rappelle : c'était le 20 août.

— Tu y mets le temps, mais tu te retrouves. Tout espoir n'est donc pas perdu. Moi, ce soir-là, j'avais une chemise, un pantalon, j'étais juché sur les deux roues de mon vélo, toujours le même, et accompagné d'un morceau de pain, tout ce qui me restait. Et, si je pédalais, c'est qu'il y avait ici

Mlle Mathey-Doret qui avait été prise dans cette histoire de l'aviateur pour lui avoir donné une soutane qu'elle avait empruntée au curé de Buffard, l'abbé Germain Couetteret. J'avais appris que des gars de la Gestapo étaient venus à Buffard en automobile, et qu'ils avaient même fait monter avec eux une personne de Buffard dont les facultés mentales étaient plutôt réduites, pour différentes raisons, et qu'ils l'avaient questionnée sur l'ensemble. Je savais aussi que le Grand Louis avait été vu au bal de M. Wilzer, chef de la Gestapo de la région, dans le château que cet Allemand avait réquisitionné en Haute-Saône, et j'ai dit: Ça y est, c'est le départ. J'ai donc couru trouver le Paul pour lui dire: « Mon vieux, ça serait le moment de se tirer des pieds. Viens à Buffard, et demain, on f... le camp tous les deux, demain matin, pas demain soir. » Je l'ai tenu une heure et demie de temps sur la place de Liesle, et puis il a fini par me dire: « J'ai peur qu'on arrête ma femme et mes gosses, autant que ce soit moi qui paie. »

— Vous comprenez, s'excuse Paul Kern, le soir, quand je suis rentré, certains m'ont dit: « Mais il y a une voiture qui est restée là, devant chez le forgeron, toute la journée, une voiture allemande, ils nous ont demandé après un transporteur, et ils t'ont attendu jusqu'à la fin de l'après-midi. » Moi, j'ai dit: « Tiens ? » Parce que je n'étais jamais à la maison dans la journée, pour ainsi dire, et j'ai bien réfléchi. Là-dessus, voilà M. Chavaux qui vient me dire qu'il fallait que je m'en aille. M'en aller, c'était bien beau! Moi, bien sûr, je pouvais m'en aller, je pouvais partir chez mes parents, n'importe où, mais, malheureusement, j'étais chargé de famille, une femme, des enfants, et ma femme était dans le coup comme moi, au courant de tout ce que je faisais, et elle m'aidait, n'est-ce pas ? dans

tout ce qu'on pouvait faire. Alors, j'ai décidé de rester.

— Tu m'as pourtant promis, et je te l'ai fait promettre à plusieurs reprises, de venir me trouver le lendemain matin de très bonne heure, hein ? dit Maurice Chavaux. Alors, pas d'histoires. Le lendemain, si tu n'es pas là, les 4 heures, 4 heures et demie, enfin à la pointe du jour, comme il tardait, cet animal-là, j'ai décidé d'aller au-devant de lui sur la route de Liesle. Et voilà que je vois arriver un homme, le père Gry, dans son patois de La Chapelle: « Savez-vous ce qu'est arrivé ? — Ma foi non », je lui réponds, « En que j'aie tout de suite compris. » On vient d'arrêter le père Kern. » Je n'avais plus de sang dans les veines, et tout ce qu'il me restait à faire, était d'essayer de me remettre en route, et puis de rentrer. Alors, j'ai commencé par prendre la tangente, et puis à rétrograder à droite et à gauche si je voyais arriver leur automobile. Je n'ai rien vu, j'ai mon idée là-dessus, et je vous la dirai tout à l'heure. Toi, continue.

Paul Kern, coché la tête:

— Ou, c'est bien au point du jour que j'ai entendu du bruit sur la place. Bon! Je n'ai pas eu le temps de passer mon caleçon que ces messieurs étaient déjà au bord de mon lit, avec leurs mitraillettes. La veille, n'est-ce pas, on avait pris toutes nos précautions, ma femme et moi. Qu'est-ce qu'on avait à la maison? Des faux cachets pour les cartes d'identité des gars qui étaient là tout autour, et même la photo de Franck dont on avait oublié de se débarrasser. Cette photo, ma femme s'est rappelé qu'elle restait là, alors elle a demandé aux Allemands si elle pouvait me faire un café avant de partir et, sous leur nez, elle a fichu Franck dans le feu. Là-dessus, ils sont allés visiter la camionnette, le Toboggan comme on disait, et, dans le Toboggan,